

Ansprache von Professor Jacques Dubey, Jurypräsident

Réparer un petit bout du monde

Der Maturajurypräsident, Professor Jacques Dubey, hielt eine höchst inspirierende Rede zum Anlass der diesjährigen Maturafeier, in welcher er anhand der Geschichte der «Little Rock Nine» und eines Zitats von Albert Camus den Maturandinnen und Maturanden ihre Verantwortung und vor allem ihre Chancen aufzeigte.

Dans quelques jours, on va publier dans les journaux la liste de vos noms, cette magnifique litanie qui raconte l'histoire de la Suisse des dernières décennies. Et on dira de vous que vous avez le « bac en poche ».

Cette expression fait du bac quelque chose comme un porte-monnaie, un trousseau de clés ou un smartphone, soit quelque chose dont on ne se sépare pas, pour parcourir le monde et entrer en rapport avec lui.

Et, en effet, vous recevez avec votre « maturité » des clés qui ouvrent les portes de toutes les hautes écoles, et des pièces d'une monnaie universelle qui vous feront passer tous les péages, vers des connaissances plus spécialisées.

Mais la « maturité », ce n'est pas qu'un attribut ou un effet personnel. Elle recèle quelque chose de plus collectif; quelque chose aussi de plus tragique (pardon), au point que nous ne devons pas seulement vous dire « bravo », mais également « merci ».

Parce qu'en recevant ce diplôme, des mains de vos professeur.e.s et des bras de vos parents, vous acceptez le monde tel qu'il est. Ou plutôt, tel qu'il a été, avant vous:

- raconté, chanté, joué; expliqué par des mythes, testé par hypothèses, converti en modèles, mis en équation, dessiné en courbes; dévoilé par des lentilles optiques, déformé par des lentilles idéologiques; sauvé par des inventions, puis menacé et dévasté par ces mêmes inventions; etc.

Transmettre, succéder, surpasser

Or, en 2023, cette transmission ne va pas de soi. Il y a même peu d'autres périodes historiques où la formation supé-



rieure ait été aussi problématique, parce qu'il y a peu de périodes historiques où l'on ait su avec tant de certitude que le futur ne pourra pas ressembler au passé.

Peu de périodes donc où les générations qui viennent du passé et celles qui vont vers l'avenir ont dû faire un effort aussi important, se pencher aussi loin l'une vers l'autre, pour que leurs mains et leurs esprits se rapprochent assez, au passage du relais. D'abord, parce que nous sommes des « modernes » – de l'italien ancien « modo » – ce qui veut dire que nous voulons être de « maintenant ». (La notion de « mode » vient aussi de là). Étant modernes (et à la mode), le passé nous est a priori suspect.

Mais surtout, parce que ce passé (et c'est le nôtre) paraît aujourd'hui peser sur l'avenir (et c'est le vôtre), comme jamais auparavant.

Donc oui, Bacheliers, Bachelières, nous vous devons des remerciements, d'accepter avec votre « maturité », le certificat d'héritier d'une succession qui ne comporte pas de droit d'inventaire, et qui a de quoi vous inquiéter, et que vous auriez pu répudier.

Mais non, Bacheliers, Bachelières, en vous remettant cette « maturité », et vous disant dignes de porter avec nous la responsabilité du monde, nous ne vous demandons pas plus que ce que chaque génération demande à la suivante: la dépasser, la surpasser!

De Little Rock au Belzé

En 1958, Hannah Arendt a publié un article intitulé « La crise de l'éducation », qui lui avait été inspiré par la publication,



Rentrée scolaire à la Little Rock Central High School, Arkansas, en 1958

dans tous les journaux des États Unis, d'une photo prise lors de la rentrée scolaire à la Little Rock Central High School – autant dire l'équivalent du Collège Saint-Michel en Arkansas.

Cette photo montre une jeune femme noire âgée de 15 ans, cartable à la main, entourée de jeunes gens blancs qui hurlent leur colère de la voir intégrer le même gymnase qu'eux. Une cour de justice venait d'ordonner que l'école ne soit plus ségréguée, comme l'était alors l'ensemble de la société.

Hannah Arendt y voit le symbole de la « crise de l'éducation ». Elle fait observer que les enseignants et les parents sont les grands absents de cette photo. Voilà donc, selon elle, que l'on abandonne ces jeunes gens à eux-mêmes. Et qu'on leur demande de réussir entre eux, ce que la société des adultes a

échoué à faire jusque-là, durant tout le siècle qui s'est écoulé depuis la Guerre civile et le 13^e amendement de la Constitution américaine.

Mais à bien y regarder, il ne se passe rien d'autre sur cette photo que ce qui a lieu à chaque passage de génération, comme celui célébré entre nous aujourd'hui, et qui consiste à vous dire, comme c'est notre rôle :

– « voici notre monde », nous l'aimons assez pour avoir voulu vous le transmettre ;

– « voici votre monde », nous savons que vous le rendrez meilleur, à ceux qui vous suivent.

Alors évidemment, la Suisse n'a pas le passé des États-Unis – (même si certaines affaires judiciaires contemporaines peuvent se ressembler fâcheusement de part et d'autre de

l'Atlantique). Il n'empêche que la magnifique litanie de vos noms montre qu'il n'était pas faux, qu'il n'était pas vain en 1958, de se tourner vers des collégiens et des collégiennes pour leur dire : faites vous, ce que nous, nous avons échoué à faire !

Sacrifice ou service ?

Sans doute vous dites-vous que les problèmes à résoudre en 1958 étaient infiniment moins graves que ceux que nous vous partageons aujourd'hui. En êtes-vous si sûre.s ?

Voulez-vous entendre comment s'exprimait un homme qui avait alors l'âge de vos parents en 1958. Il s'appelait Albert Camus ; il venait de recevoir le prix Nobel de littérature l'année précédente. En 1958, il publiait dans la collection blanche de Gallimard ses deux *Discours de Suède*. Et voilà ce qu'on y lit :

« Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refaera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. [...] Devant un monde menacé de désintégration, [...], elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude [...]. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense [...]. »

« Meine Generation weiss jedoch, dass sie die Welt nicht neu machen wird. Aber ihre Aufgabe ist vielleicht grösser. Sie besteht darin, zu verhindern, dass die Welt auseinanderfällt. »

Comme quoi la Guerre froide, c'était aussi flippant que le Réchauffement climatique !

Bacheliers, Bachelières, vous n'êtes ni plus ni moins voué.e.s au sacrifice que la génération de vos parents et de vos enseignants. Mais vous êtes bel et bien appelé.e.s au service, qu'implique la responsabilité liée à votre « maturité ».

Et ce service au monde, vous ne le rendrez jamais aussi bien qu'en l'aimant et en aimant ce que vous y faites. Pour cela, nous vous souhaitons, nous vous offrons et nous vous prions, de trouver un petit bout du monde à prendre en réparation.

C'est à la fois votre chance et la nôtre, et personne n'attend de vous autre chose que cela: choisir ce dont vous allez prendre soin désormais, en apprenant l'indulgence (qui vous manque parfois) et en apportant la vaillance (qui nous manque parfois).

Être reconnaissant

Mais dans l'immédiat, puisque c'est à votre tour d'être honoré.e.s, faites comme Albert Camus, qui a dédié ses *Discours de Suède* « à M. Louis Germain », son instituteur d'école primaire en Algérie, à qui il écrira qu'il n'a jamais « cessé d'être [son] reconnaissant élève. »

Si ce n'est aujourd'hui, un jour prochain, dans longtemps, peu importe, sachez être « l'élève reconnaissant.e » de l'un.e au moins de vos professeur.e.s. Vous aussi dites merci, à celles et ceux qui vous ont choisi.e.s, pour faire de vous leur petit bout du monde à prendre en réparation.

Mais oui, en réparation ! En réparation de votre ignorance et de votre bon sens ; de vos doutes comme de vos certitudes ; de votre insécurité ainsi que de votre assurance ; de vos vraies inégalités pareillement que de vos fausses excuses.

En vous transmettant cette partie du monde qu'on appelle « leur matière », toutes et tous vous ont aussi glissé des leçons personnalisées, en secret et parfois même à leur insu :

- merci à celle qui semblait ne parler que pour vous en classe, parce qu'elle ne s'accommodait ni de vos difficultés, non plus de vos facilités ;

- merci à celui qui savait mettre un nez de clown aux personnages historiques les plus intimidants, ou de l'aventure dans les théorèmes scientifiques les moins engageants ;

- merci à celle qui n'oubliait pas de vous passer en contrebande, griffonnée en marge de vos copies, de la confiance sous le manteau de l'intransigeance ;

- merci à celui qui vous a fait sentir que « le collège c'est tout à fait pour vous », peu importe qu'il y ait déjà eu des livres chez vous, qu'ils aient été hérités ou achetés, annotés ou adorés, imprimés en alphabet latin, grec ou cyrillique, arabe ou hébreu, en signes ou en braille – et, s'ils se lisaient en français, peu importe que leur couverture ne fût pas blanche, ou en cuir pleine peau à liseré doré ;

- merci à celle qui vous a lancé ce regard à la fin de son cours qui voulait dire « accroche-toi ma grande (ou mon grand) ! », « je t'en supplie, accroche-toi ! », à cette période de la fin de votre deuxième année, où visiblement vous étiez en train de

perdre le contrôle sur le contrôle de votre poids – ou était-ce votre sœur ou votre ami.e que l'on hospitalisait ?

- merci même à celui qui vous a malencontreusement dit un jour que « le collège, ce n'est pas du tout pour vous » ; soyez-lui reconnaissant.e d'avoir piqué votre orgueil et faites-lui savoir, avec grâce, à quel point il avait tort.

Il y a dans cette salle une personne à laquelle nous devons particulièrement notre reconnaissance aujourd'hui. C'est pour elle que j'ai placé mon discours sous l'égide de l'année 1958, dont 65 ans nous séparent. Les hommes nés en 1958 prennent leur retraite cette année. Et c'est le cas de M. le recteur Matthias Wider, qui a dirigé Saint-Michel durant 15 ans, après y avoir enseigné pendant près de 25 ans.

À l'âge de nos diplômé.e.s, Matthias, sans doute chantais-tu avec Pink Floyd: « We don't need no education ; Hey, teacher, leave them kids alone (...) ; All in all, you're just another brick in the wall. »

Et puis toi aussi tu as compris que l'éducation était une crise par définition, et qu'elle valait bien que tu y prennes ta place, dans les vieux murs de Saint-Michel, pour en devenir une pierre angulaire, et même la clé de voûte institutionnelle. Alors bravo et merci à toi Matthias.

Le futur

Bacheliers, Bachelières, votre bac et votre téléphone « en poche », vous allez certainement faire des photos à la sortie de cette cérémonie ; des photos de concorde plutôt que de tension ; des photos de fins d'études, et pas de rentrée des classes.

Vous allez alors prendre les places et les poses qui ressemblent à votre famille, selon que les gestes d'affection entre vous et vos parents sont restés plus ou moins fréquents ou expressifs. Peut-être laisserez-vous encore votre père ou votre mère poser sa main sur votre épaule, ou passer un bras autour de votre taille, pour dire sa fierté et son bonheur.

Vous allez regarder ces photos durant quelques semaines, puis elles vont glisser au fond de votre téléphone. Les années vont filer ensuite, jusqu'à ce que vous fassiez d'autres photos, diplôme à la main. Ce sera devant l'EPFL, l'Université de St-Gall, l'École supérieure du bois à Bienne, la bibliothèque Bodleian d'Oxford, la Kunstschule de Lucerne, l'École de médecine d'Arkansas, peut-être même (à Dieu ne plaise) le nouveau bâtiment de la Faculté de droit de l'Université de Fribourg.

Sur ces photos, vous fêterez un CFC ou un doctorat. Il vous viendra alors l'idée de retrouver les photos que vous avez faites aujourd'hui, le jour de votre bac. Comparez-les ! Regardez bien la différence ! Vous verrez que c'est vous, désor-

mais, qui mettez la main sur l'épaule de votre mère ou de votre père, ou le bras autour de sa taille. De protégé.e, vous serez déjà devenu.e protecteur ou protectrice.

Le moment sera alors presque venu de dire, à votre tour, à plus jeune que vous, ce que nous avons aujourd'hui

l'immense joie et le privilège tragique de vous dire, en vous appelant « Maturant ou Maturantin » :

« Voici le monde ». Connais-le ! Aime-le ! Aucune petite partie ne mérite attention. Aucune petite partie ne nécessite réparation. Mais comme je te connais, je connais ma chance que tu

sois ... mon enfant, ... mon élève, ... mon prochain, ... ma suivante.

Prof. Dr. Jacques Dubey,
Président du Jury de maturité

Le discours de l'invitée d'honneur

Donner vie à ses rêves

Anne Schwaller, directrice du Théâtre des Osses, a puisé dans ses propres doutes et souvenirs de jeune étudiante afin d'inspirer les bacheliers et les bachelières, les encourageant à faire des choix forts et à se donner les moyens de réaliser leurs rêves.

Les souvenirs de 2001

Je m'adresserai directement à vous, si vous le voulez bien. Je suis très honorée d'être là devant vous ce matin. Toutes mes félicitations pour l'obtention de votre diplôme.

C'est un grand jour pour chacune et chacun d'entre vous. Oui, le début d'autre chose, d'une autre vie, d'une autre étape.

C'est aussi une fin, que certains accueilleront avec soulagement, d'autres avec nostalgie.

Je vous avoue que, pour moi, obtenir mon diplôme c'était plutôt un grand soulagement ! J'ai aimé étudier, mais j'ai eu beaucoup de plaisir à me dire que désormais, j'allais pouvoir faire autre chose, quelque chose que je voulais vraiment faire, devenir petit à petit responsable de ma vie.

Il y a maintenant 22 ans que j'ai passé ma maturité au Collège Saint-Michel. 22 ans, c'est une génération. À l'époque, nous étions en 2001.

Cette année-là, George W. Bush est président des USA. Au cinéma sortent les premiers volets des sagas Harry Potter et Seigneur des Anneaux. C'est l'année du lancement de la première édition de Wikipédia sur Internet et Kofi Annan reçoit le prix Nobel de la Paix. Le mariage gay est accepté en Hollande. C'est une première mondiale. Et c'est bien sûr l'année des attentats du 11 septembre...

Tout cela vous semble peut-être bien loin, non ? Et la plupart d'entre vous n'étaient même pas nés à ce moment-là.

En tout cas, chaque année comporte son lot de bonnes et de mauvaises nouvelles, de joies et de drames, de combats

et de réussites. Si j'en parle, c'est que souvent, je pense à vous, à votre génération, peut-être aussi parce que j'ai un fils de 15 ans, et je me demande : comment trouvez-vous le monde d'aujourd'hui ?

Est-ce qu'il vous arrive de penser que c'était mieux avant ? Vous qui subissez de plein fouet le réchauffement climatique, vous qui luttez pour le respect de vos singularités, pour un avenir qui peut-être vous semble un peu flou voire incertain.

J'ai parfois la sensation que vous héritez de beaucoup de nos erreurs passées.

